



**HAL**  
open science

## Arpenter le milieu pour faire paysage.

Derek Humphreys, Martin Lamadrid

► **To cite this version:**

Derek Humphreys, Martin Lamadrid. Arpenter le milieu pour faire paysage. : L'émotion esthétique dans l'avènement de l'image dans la clinique de l'exclusion. *Psychologie Clinique*, 2022, 54, pp.57-69. 10.1051/psyc/20225457 . hal-04025339

**HAL Id: hal-04025339**

**<https://hal.science/hal-04025339>**

Submitted on 12 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Arpenter le milieu pour faire paysage.  
L'émotion esthétique dans l'avènement de l'image dans la clinique de l'exclusion.**

Derek HUMPHREYS<sup>1</sup> et Martin LAMADRID<sup>2</sup>

Résumé.

Le paysage, production imaginaire bien cadrée, est une métaphore utile de l'interprétation en psychanalyse qui permet de situer le travail sur la représentation et ses transformations. Dans le champ de l'exclusion, où le rapport entre le réel et sa représentation est toujours instable, un travail qui précède l'organisation imaginaire du paysage est nécessaire pour accéder à la relation thérapeutique. C'est à partir de la démarche de Deligny que nous proposons une approche clinique dans le champ de l'exclusion : établissant des repères cartographiques référés à la contingence des mouvements des individus. Ces repères organisent la relation de l'individu à son territoire en deçà du registre représentationnel et nous permettent de suivre les émotions esthétiques susceptibles de faire advenir une représentation. Cette découverte de réalités nouvelles issues de la contingence permet d'échapper à une relation immuable à l'environnement. Ce travail sur l'image, dans lequel on crée des repères du quotidien pour que des objets puissent prendre forme afin d'accéder à un paysage, a un effet ré-humanisant dans ces conditions extrêmes, si l'on accepte que ce qui constitue la spécificité de l'Humain est sa capacité de rêver, de construire un monde à partir d'une illusion.

**Mots-clés** : Paysage – Territoire – Milieu – Cartographie – Exclusion sociale

Abstract.

The landscape, a well-framed imaginary production, is a useful metaphor for interpretation in psychoanalysis which allows us to think about the work on representation and its transformations. In the field of exclusion, where the relationship between the real and its representation is always unstable, work must be done the imaginary organization of the landscape before entering into the therapeutic relationship. The present article proposes a clinical approach in the field of exclusion based on the experience of Fernand Deligny: establishing cartographic markers referred to the contingency of the movements of individuals. These landmarks organize the relationship of the individual to his territory beyond the representational register and allow us to follow the aesthetic emotions likely to bring about a representation. This discovery of new reality resulting from contingency makes it possible to escape from an immutable relationship with the environment. This work on the image, in which we create everyday landmarks so that objects can take shape in order to access a landscape, has a re-humanizing effect in these extreme conditions, if we accept that what constitutes the specificity of the Human is its ability to dream, to build a world from an illusion.

**Key-words**: Landscape – Territory – Milieu – Cartography – Social Exclusion

---

<sup>1</sup> Maître de Conférences – HDR, UTRPP – UR 4403, Université Sorbonne Paris Nord. 99 Av. Jean-Baptiste Clément, 93430 Villetaneuse, France.

<sup>2</sup> Psychologue, l'EPOC, 59 rue Riquet, 75019 Paris. Doctorant, UTRPP, Université Sorbonne Paris Nord.

« L'image doit sortir du cadre ». C'est avec cette étrange citation que Foucault (1966, p.24) conclut son commentaire sur *Las meninas* dans « Les mots et les choses ». Il s'agirait d'une indication donnée au peintre par son maître, Francisco Pacheco. Foucault s'appuie sur cette référence à l'image visuelle et son cadre lorsqu'il questionne le rapport, en apparence diaphane, entre le mot et cette chose impensable qu'est notre expérience du réel. Nous sommes devant « l'impossibilité nue » de penser les choses, et pourtant, les mots nous permettent de faire toute sorte de classifications, toute une taxonomie de ce réel insaisissable. Foucault propose que cet impossible, « ... [ce] n'est pas le voisinage des choses, c'est le site lui-même où elles pourraient voisiner. » (1966, p.8). Cet impossible dans lequel les choses se côtoient nous interroge et fait, ainsi, tableau.

Foucault n'est pas en désaccord avec Freud lorsqu'il distingue l'expérience que l'on fait de la chose, et sa représentation. Bien au contraire, la métaphore du tableau qu'il introduit pour penser le rapport entre mot et chose semble bien en continuité avec ce qui nous intéresse lorsque nous mettons au travail le transfert. Le travail du psychanalyste se déploie volontiers dans le terrain de l'image, et c'est sur une forme très précise de tableau que Freud propose le rapport à l'image dans l'analyse lorsqu'il s'appuie sur la métaphore du paysage pour expliquer le travail d'interprétation. L'interprétation du rêve est ainsi comparée à la description d'un paysage lors d'une promenade imaginaire (Freud 1900, p.257) et le travail de l'association libre serait une invitation à se comporter comme « ...un voyageur qui, assis près de la fenêtre de son compartiment, décrirait le paysage tel qu'il se déroule à une personne placée derrière lui. » (Freud 1913, p.94). Il y a cependant une différence fondamentale entre l'image iconique qui intéresse Freud dans le rêve (1900, p.320) et la visualité imaginaire qui fait paysage. La première, sur laquelle s'effectue le travail d'élaboration, est proche des blocs d'images énigmatiques que l'on trouve dans le fantasme ou le souvenir écran ; elle est de l'ordre du rébus, un hiéroglyphe qu'il faut traduire (Freud 1900, p.382). Ces images hiéroglyphiques ne peuvent être traduites sans l'aide du sujet qui les a produites. Dans le paysage, au contraire, il est question de clarté, et le peintre fixe un point de vue afin de donner à voir le « monde ». La spatialité imaginaire proposée par le paysage n'est qu'une manière de rendre accessible la complexité de l'expérience subjective de l'espace. C'est sur ce point que Foucault, en choisissant un tableau baroque qui interroge les certitudes de la perspective développées pendant la renaissance, semble être d'accord avec Freud : l'image polysémique qui intéresse Freud nous permet de mettre au travail les

certitudes apparentes de l'image qui fait paysage. Comment penser, alors, cette référence freudienne au paysage dans l'interprétation ? Cette interrogation ouvre, dans notre expérience clinique avec des personnes vivant dans l'exclusion, d'autres questions complexes sur le lien entre l'expérience, la représentation, l'image et le paysage. Ainsi, à partir d'une expérience clinique dans le champ de l'exclusion, nous traiterons les difficultés auxquelles nous sommes confrontés lorsque la représentation ne fait ni image ni paysage, et que nous sommes privés des outils habituels sur lesquels s'appuie une psychothérapie. Cette réflexion nous permettra de préciser une démarche destinée à établir des repères cartographiques dans les cliniques hors-langage afin de pouvoir donner naissance à un territoire, puis à l'espace imaginaire, de rêve et d'illusion, dans lequel un avenir est possible à travers l'avènement d'un paysage. Nous pensons que c'est en accédant à ce niveau de représentation que d'autres formes de relation transférentielle deviennent possibles.

### Paysage et langage

Qu'est-ce donc qu'un paysage, cette image bien formatée, disposée horizontalement, et qui semble fixer un « point de vue » dans le but d'appréhender ce qui se présente à nous comme « perception du monde » ? Si la notion de paysage nous paraît utile dans l'accès à l'interprétation, c'est parce qu'il s'agit bien d'une production imaginaire bien délimitée. Défini comme la représentation d'une identité visuelle, il implique l'existence d'un *point de vue* (la vue que l'on a depuis un point précis) et d'un observateur auquel ce découpage du pays est présenté. En tant que représentation d'un espace délimité de l'ensemble du *pays*, le paysage a une valeur esthétique qui répond à une forme d'appropriation du territoire. En effet, la notion de paysage vient du mot *Landtscap*, qui sert en 1402 à désigner un mouvement d'autonomisation des sociétés habitant la Mer du Nord à l'égard des seigneurs grâce à l'extension artificielle du territoire gagné à la mer à travers le développement de digues et de systèmes de drainage dépendants de moulins à vent, la conséquence étant la création des *polders* (Gauché 2015). On voit ainsi émerger à la fin du moyen-âge un nouveau système de société autour de l'appropriation du territoire. Dans ce contexte précis se développe une forme spécifique de représentation picturale qui prendra toute sa force avec la peinture flamande.

L'image picturale donne ainsi naissance au mot paysage. Il s'agit d'images destinées à mettre en valeur la prospérité de ceux ayant dominé les forces de la nature dans

l'appropriation d'un territoire (Cauquelin 2000) ; représentation de pouvoir et de maîtrise où le mot *Lantscap* sert à désigner ce pays d'abondance (Gauché 2015). Cette construction sociale et politique se développe notamment dans la peinture flamande mais affecte rapidement la peinture italienne, avec une disparition progressive des images iconiques à la faveur de représentations qui tiennent compte du *monde*. S'introduit ainsi un équilibre nouveau entre figure et fond lorsque le personnage représenté commence à être entouré d'un fond de plus en plus développé, donnant une forme d'inscription dans le monde et une vision ample de l'espace. Un point de vue est alors fixé afin d'organiser le regard sur les éléments que le peintre veut mettre en valeur dans sa démarche sociale et politique de contextualisation du fond avec le conséquent développement des lois de la perspective. C'est ce qu'on constate en étudiant les portraits des princes florentins, les premières images destinées à montrer la puissance des hommes où commence à se profiler un fond autour de la figure. Ce fond devient contexte avec deux tableaux de Piero della Francesca bien connus des historiens de l'art s'intéressant à l'influence de la peinture flamande, les portraits du duc d'Urbino et de son épouse Battista Sforza, de 1465. Chacun avec un fond très élaboré, ces deux portraits sont destinés à constituer un diptyque dans lequel la force de ces deux figures verticales présentées de profil s'alignent pour faire émerger un paysage (représentation horizontale) en tant qu'allégorie du pouvoir.

Les images ont donc une valeur sociale et les lois de la perspective, qui guident le regard de l'observateur, servent à organiser ce système de valeurs. Le paysage est une forme d'agencement de l'image (un format cadré horizontalement) grâce auquel le fond est développé dans le but de donner un contexte au personnage central. Nous pouvons ainsi affirmer que la perspective et le paysage sont dans le registre de l'image ce que la grammaire et la syntaxe sont dans le langage. Cette organisation paysagée de l'imaginaire constitue le fondement de la petite scène construite par Freud lorsqu'il conçoit le cadre dans lequel se déroule la cure (Kentrledge 2012). Dans cette scène de répétition, à partir d'un paysage stabilisé sous la forme d'un théâtre intime, des éléments contingents introduisent, grâce à l'actualisation, des transformations dans les représentations autour d'une organisation figée par un « point de vue ». Les éléments du quotidien font ainsi paysage – le tableau, la bibliothèque, les petits objets qu'occupent le cabinet de l'analyste et qu'on retrouve chaque semaine – et deviennent accessibles au travail de la cure grâce à un nouveau rapport du contingent et du nécessaire, apparaissant comme des restes diurnes sur lesquels se

contextualise l'expérience. Ces repères, capables de donner un contexte à l'image nous éloignent des approches causales grâce au rapport précis entre dysmétrie et contingence dans la situation analytique (David-Ménard 2011, p.37). Le paysage est le socle territorial de cette exploration des représentations psychiques. C'est à partir de ce paysage, et des éléments de figuration plus ou moins sensibles, qu'une transformation peut s'opérer.

### Le paysage dans les cliniques hors langage

Nous nous intéressons depuis quelques années au développement de dispositifs « hors langage » dans le champ de l'exclusion, de l'autisme et des toxicomanies. Dans ces pratiques cliniques, le rapport entre la chose et sa représentation est complexe et ne semble pas faire paysage. Il s'agit de situations dans lesquelles les codes et objets d'échange ne sont pas ceux qui caractérisent habituellement l'organisation sociale, les échanges langagiers sont souvent réduits, ne servant qu'à traiter l'aspect matériel strictement nécessaire à la survie, dans ce que Douville (2001) appelle une mélancolisation du lien social. L'exclusion à l'égard des systèmes habituels d'échange dans laquelle ces personnes vivent, ne permet pas l'établissement du rapport stable et rassurant aux images que l'on trouve dans les névroses, notamment dans la possibilité d'organiser, à partir d'une série de représentations imaginaires, un Moi et les relations de celui-ci à l'Autre. La valeur sociale du langage, qui se construit à partir de la reconnaissance mutuelle de quelques représentations partagées, est également tributaire du circuit de don/contredon mais se trouve totalement anéantie dans les processus d'exclusion, où celui qui est exclu, a le sentiment de n'avoir rien à donner : exclu, rien chez lui n'est investi d'une valeur sociale ou culturelle, il n'a donc pas d'objet à échanger ni à donner (Furtos 2008). Dans ces situations nous sommes souvent devant un double trauma lié tantôt à une incapacité subjective de désirer comme conséquence d'une absence d'objets socialement investis, tantôt à une incapacité à établir des liens sociaux stables et permanents suite à une expérience traumatique – de migration, de violence, de rupture, d'exclusion (Humphreys et cols 2019). Dans ces conditions, l'accès à la dimension représentationnelle du Moi ne peut pas constituer l'un des pivots de la démarche clinique, et un travail autour de ce qui précède l'organisation imaginaire du paysage résulte nécessaire, afin de promouvoir un processus de transformation dans le lien à l'Autre.

Dans notre travail avec des personnes que nous rencontrons dans la rue ou dans des hébergements d'urgence, mais aussi auprès de ceux qui déambulent dans les rues après un

parcours migratoire traumatique ou en lien avec une toxicomanie, la référence à un paysage paraît peu pertinente. On pourrait penser que la rue, la ville, ou même les éléments de l'architecture urbaine – souvent un endroit de grande circulation comme une gare ou l'entrée d'une station de métro – qui servent de point d'ancrage à ceux que nous rencontrons, pourraient constituer le paysage quotidien sur lequel s'appuie l'organisation des échanges nécessaires à la mise en place d'un lien thérapeutique. Cependant, la relation à l'espace ainsi qu'aux objets et aux personnes qui l'occupent, demeure instable et changeant. Il s'agit d'un espace de survie où seulement la matérialité des choses justifie leur existence en tant que repère sur lequel il est possible de revenir régulièrement (Benhaïm 2012). Les déambulations ordinaires ne servent pas ici à l'établissement d'un rapport halluciné aux sources de plaisir sur lequel le sujet construit ses objets – pulsionnels, d'échange – pour pouvoir ensuite organiser un espace imaginaire de rêverie et d'illusion (Winnicott 1971). L'expérience quotidienne de la rencontre de ces personnes avec le monde ne fait que répéter un vécu traumatique de discontinuité et de perte qui ne cesse de réactualiser l'expérience déshumanisante de la *Hilfslosigkeit*.

C'est à partir d'une expérience de ce type, près du *Jardin d'Éole* à Paris où se trouvent les locaux de l'une des associations où nous travaillons comme cliniciens, que nous proposons une distinction entre un travail référé au paysage et celui dans lequel la référence à la matérialité d'un territoire que l'on arpente d'abord, à deux, est nécessaire à la constitution dudit paysage. C'est seulement en accédant à ce niveau de représentation du paysage que nous pouvons toucher et espérer transformer les processus psychiques.

La Mairie de Paris venait d'expulser du *Jardin d'Éole* une centaine de personnes qui non seulement y achetaient, vendaient et consommaient du *crack*, mais qui *vivaient* dans ce parc. Parc l'on voyait sur le trottoir, adossés aux grilles, cette centaine d'hommes et de femmes assommés par la drogue se jeter dans la rue au milieu de cris, plus animaux qu'humains. En arrivant aux abords du jardin un jeune migrant, dans un état d'ébriété évident, nous salue en nous offrant une bouteille d'eau. On le remercie tout en lui proposant d'offrir cette bouteille aux gens sans abri qu'on voyait devant le *Jardin d'Éole*, ce à quoi il répond « *...Do you see people there? That is not people, my friend.* »

Les patients que nous recevons dans ces locaux sont majoritairement des demandeurs d'asile. C'est la violence qui force ces sujets à migrer, une violence souvent insidieuse et difficilement objectivable qui se manifeste sous différentes formes, même après avoir quitté

le pays d'origine, et qu'on peut reconnaître derrière ce « *that is not people* ». En effet, il n'y a dans cette forme de survie, entre l'état d'aliénation par les substances et attente d'une nouvelle consommation, ni la volonté ni le désir qui caractérisent l'humain ; ces hommes et femmes ne font qu'être là, sans but, sans espoir. Ils ne rêvent pas, ils n'imaginent rien d'autre que ça. Cette manifestation du des-humain affecte plus intensément les demandeurs d'asile que l'on reçoit dans ces locaux que les profils que l'on pourrait mettre du côté de la psychose ou d'une névrose ordinaire car ces premiers craignent de se voir, eux aussi, tomber un jour dans cette forme d'exclusion. Ainsi L, un jeune ivoirien en attente d'une décision concernant sa demande d'asile, évitait de nous rencontrer dans ces locaux comme une manière d'occulter l'image de ce qui pouvait être son destin. Il préférait se déplacer en marchant ou en enfourchant un vélo volé, parcourant la ville à la recherche d'un travail ou de quelque chose à manger. L'idée d'arrêter de bouger le terrifiait et des séances téléphoniques lui permettaient de parler chaque semaine pendant qu'il marchait. C'est en marchant qu'il avait décrit son parcours migratoire : une marche de plusieurs mois où il ne pensait qu'au prochain pas à faire. C'est aussi le cas de O, qui revivait chaque nuit la scène traumatique du meurtre de ses parents par *Boko-Haram*. Ne pouvant pas dormir, il marchait toute la nuit jusqu'à s'endormir, épuisé, au petit matin.

Ces déplacements répondent à un besoin de survie : fuir la persécution, la violence, la pauvreté ; traverser des continents en marchant pour empêcher le retour des images, pour ne pas penser. De même, les déplacements dans la ville ne sont pas seulement le signe qu'il n'y a pas de soulagement ni d'arrêt du vécu traumatique mais sont aussi une réponse à la nécessité de manger, de trouver un recoin pour dormir. Il peut rarement s'agir de chercher un proche, quelqu'un à qui parler, lorsqu'un lien à l'autre social est maintenu malgré l'expérience de l'exclusion. Partager un récit ou un repas est une manière de renouer avec quelques rites symboliques. C'est sur ces déplacements que peut s'organiser notre travail de repérage, d'ancrage, de reconnaissance d'un *autre, là*. C'est en arpentant la ville pour en faire un récit à un autre que l'avènement d'une relation imaginaire et symbolique, puis un paysage, devient possible, et c'est sur cette démarche que la tentative de Deligny peut nous éclairer.

Le réseau de présences proches des Cévennes (Deligny 2007, p.691-693), paradigmatique d'un travail clinique autour du geste et du tacite, en deçà du langage, a été l'un de nos premiers repères pour cette réflexion. Actif entre la décennie de 1960 et la fin des années 1980, il proposait un espace de vie aux enfants autistes qui ne parlaient que très peu

afin qu'ils puissent trouver une forme d'existence. L'idée était de permettre le déploiement d'une *ligne d'erre* (Deligny 2007, p.774-779), soit la ligne d'existence qu'un enfant suivrait en deçà de toute volonté d'adaptation aux normes, envisageant la construction d'un espace commun à partir de ces lignes spontanées d'utilisation de l'espace et des objets qui l'occupent. Loin de toute référence à la valeur symbolique des représentations, ils ont cartographié le territoire dans lequel ces enfants évoluaient et ils se sont appuyés sur des appareils pour « camérer » le quotidien comme une manière de créer des « points de voir » permettant de remettre en question la fixité habituelle avec laquelle nous nous référons aux images à partir d'un point de vue (Miguel 2021). Des repères étaient identifiés dans les mouvements des enfants à partir d'un questionnement et d'un éloignement de toute référence à la notion de point de vue et sa manière de figer un seul paysage. Ces repères étaient surtout référés à une contingence et établis dans la volonté d'échapper à toute forme préétablie de compréhension et d'interprétation psychopathologique du mutisme de ces enfants. Ils s'appuyaient souvent sur des éléments sensoriels constituant des points d'ancrage de la perception qui permettent l'établissement d'une continuité entre l'expérience corporelle et sa représentation, dans ce que Meltzer (1975) appelle une émotion esthétique. C'est en repérant ces instants, leur répétition et leur manière de s'associer à quelques parcours et objets spécifiques, qu'une représentation peut advenir dans les démarches hors-langage (Mazéas 2018).

Le monde, avant tout investissement subjectif et représentationnel, est construit chez l'enfant à travers un tâtonnement qui se fait notamment autour des soins corporels, ce que Winnicott appelle *handling*. Les rythmes, gestes, variations toniques et posturales qui se produisent autour de ces échanges donnent lieu à l'émergence d'un champ émotionnel qui engage aussi bien la physiologie que la motricité, les affects et la sensibilité dans une nébuleuse sensori-motrice à l'intérieur de laquelle finira par se dessiner ce qu'on appelle un Moi – ainsi qu'un satellite de l'autre (Perret 2021, p.146). C'est à partir de cette unité dynamique, première amorce de l'individuation du vivant, que Wallon propose la notion de *milieu* en tant que première source de différenciation entre le vivant et son milieu.

C'est en cherchant à s'éloigner des approches génétiques que Deligny est amené à s'intéresser à la contingence du quotidien en s'appuyant sur le concept de *milieu*. Sa proposition était de venir en aide aux enfants en difficulté (autistes, délinquants) en les aidant à créer les circonstances qui pourraient leur permettre d'être autrement en relation avec leur monde matériel et affectif. De même, nous pourrions aussi affirmer qu'il s'agit de ceci dans

notre démarche de *faire un milieu*, lorsque l'*errance* des personnes vivant l'exclusion nous permet de reconnaître l'indice d'une relation au territoire dans cette marche qui les amène à partir, vers la France ou ailleurs, et que la marche semble s'imposer encore comme solution lorsqu'ils continuent à déambuler sans cesse dans la ville.

En effet, même avant l'organisation d'une image stable de l'autre, tel que Spitz la proposait autour du 8<sup>ème</sup> mois de vie, l'enfant s'approprie son corps en développant sa motricité dans l'exploration des territoires situés dans sa proximité immédiate. Très précocement, on le voit inscrire une mémoire corporelle que nous pouvons élaborer grâce à la notion de *milieu*, et qui permettait à Deleuze d'affirmer que l'enfant ne cesse d'« ...explorer des milieux, par trajets dynamiques, et en dresser la carte. » (1993, p.81). Si l'on accepte cette hypothèse d'un inconscient non seulement généalogique et historique mais aussi géographique, nous devons porter notre attention sur les intensités d'affect purement contingentes (David-Ménard 2011) autour desquelles s'organisent les événements et les puissances du milieu. Ces puissances et événements, expression des effets de l'intensité affective sur le désir, nous permettent de reconnaître, dans la matérialité de la relation de l'individu à son territoire, les manifestations inconscientes du désir, soit une forme de subjectivité que l'on peut retracer cartographiquement (Sibertin-Blanc 2010). En deçà du registre représentationnel, ces repères cartographiques organisent la relation de l'individu à son territoire. Ils ne concernent donc pas le sujet dans sa relation aux objets imaginaires et symboliques, mais se constituent en arpentant le milieu.

Il ne s'agit pas d'enfants dans notre clinique mais de personnes vivant dans l'exclusion. La perte, de repères symboliques et de participation au système d'échange et de don/contredon dans la relation à l'autre, caractérise l'exclusion (Furtos 2009) et nous permet, néanmoins, de ramener notre réflexion à ce moment dans lequel l'objet n'est pas investi libidinalement, où la pulsion, sans objet, ne permet pas d'inscrire la perception comme le produit d'une relation entre le corps et son environnement. Cette hypothèse nous permet, par ailleurs, de voir dans le mouvement permanent de ces personnes, dans leur nécessité de se déplacer, dans leur intranquillité constante, l'effet d'un mouvement pulsionnel sans objet. Ainsi, l'attention portée sur les éléments actuels et contingents qui font *milieu* nous permet de comprendre l'organisation libidinale de la relation à l'autre et au monde dans la clinique de l'enfant. Tout comme la démarche centrée sur la possibilité de parcourir le *milieu* actuel dans lequel ces personnes évoluent et se déplacent, pourrait être une manière de renouer

avec cet autre qui exclut. On peut ainsi comprendre que cartographier n'est pas une activité de représentation symbolique mais un processus pratique permettant d'accéder à un certain rapport à l'espace, un savoir et une forme d'appropriation de ce dernier, en dehors de tout rapport signifiant ou subjectif.

Pour *venir en aide* aux personnes exclues, en intervenant sur le *milieu*, il faut une forme concrète de présence : *être, là*, pour pouvoir ensemble établir des repères contingents mettant en relation l'expérience corporelle et l'intensité d'affect. Avec la découverte de réalités nouvelles issues de la contingence, cette possibilité d'explorer le milieu permet d'échapper à une relation transcendantale et immuable à l'environnement tout en accédant à la création de normes et modalités nouvelles d'appropriation du territoire dans ce mouvement, en arpentant et inscrivant, en établissant des repères cartographiques et en créant des formes nouvelles d'individuation. La présence est ici une condition nécessaire car il s'agit d'un processus qui ne se fait pas au niveau purement individuel et subjectif – qui serait déjà au niveau représentationnel – mais qui exige le passage par une expérience émotionnelle partagée, que Wallon définit comme étant une expérience d'indifférenciation (Perret 2021). Cette dernière se fait dans le dialogue kinesthésique bien connu des psychomotriciens travaillant sur le terrain de l'autisme, elle s'organise autour d'une mobilisation de la psychomotricité capable de produire des réverbérations et résonances émotionnelles entre les personnes qui partagent une expérience (Lheureux-Davidse 2018) : expressions d'une corporéité inscrivant les mouvements et les actions dans l'espace de la relation à l'autre et donnant lieu à une forme d'incarnation du milieu. C'est à travers cette expérience d'inscription gestuelle que l'écart entre le sujet et son monde est rendu sensible (Perret 2021).

#### Arpenter pour faire milieu : du territoire au paysage

Le territoire est l'effet d'appropriation que l'individu réalise à travers l'investissement de l'espace dans lequel il évolue collectivement ou individuellement. Il n'y a pas de territoire sans appropriation, et pas d'appropriation sans la production spécifique de signes d'un investissement de l'espace. Il est ainsi possible d'affirmer que des « géographies », libidinales et affectives, sous-tendent le rapport à l'espace et conditionnent les identifications formatrices du Moi. C'est à partir de l'établissement d'une permanence et d'une continuité entre ces éléments libidinaux et affectifs que le sujet peut s'appuyer sur les représentations psychiques – de chose et de mot – dans son rapport à soi-même et à l'autre, avec lesquelles

nous nous référons aux processus psychiques dans la démarche psychothérapeutique. Le paysage, représentation imaginaire d'un Moi dans un environnement organisé et signifié symboliquement, est la mise en scène esthétique de ces représentations servant non seulement à l'actualisation de l'expérience subjective mais aussi comme indice au travail de transformation visé dans les démarches cliniques.

Est-ce que l'errance suffit, en elle-même, pour faire *milieu*, ou est-ce l'inscription du territoire arpenté dans cette errance qui permet la reconnaissance et l'appropriation de ce territoire, comme condition préalable à l'individuation et la construction d'un *milieu* ? À quel moment pouvons-nous penser qu'il ne s'agit pas d'un territoire mais bien d'un paysage ? Dans notre démarche clinique, dans laquelle on tente de restaurer la parole contre l'indicible du traumatique et de l'exclusion, là où l'effondrement est réactualisé de manière permanente, nous ne faisons que nous rencontrer sur un territoire que nous délimitons à force de répétitions de déplacements, de mouvements affectifs, de repérage de trajectoires individuelles. Grâce à cette démarcation de l'espace, nous récupérons ce que la violence semble avoir extrait du sujet – une puissance d'être, de se réaliser. Comme le note Catherine Perret, Deligny n'aurait pas dit à cet égard que l'enfant ne sait pas dessiner mais qu'il trace, lorsqu'il suit ses propres lignes d'*erre* ; de même, la marche apparemment dénuée de sens et chaotique des personnes que nous accompagnons n'est pas signe de désorientation mais une volonté de « tracer » en marchant, et notre travail est de donner à cette manière de tracer une reconnaissance pour qu'elle fasse inscription, territoire. C'est uniquement après ce premier palier d'existence de l'un et l'autre, de celui qui trace et de celui qui le reconnaît dans ce « faire », que nous pouvons parler d'un paysage dans lequel un imaginaire, un avenir et une illusion peuvent avoir lieu... un espace psychique intime, un espace de rêve.

Faire milieu est un travail de reconstruction dans une co-création où le milieu dépend aussi bien de conditions déterminées que d'éléments contingents aléatoires que l'on peut faire changer (Perret 2021, p.114). Dans ce travail qui fait milieu, le socius se construit dans une corporéité pré et trans-individuelle, dans laquelle se forme la matière qui constitue l'entre-deux ainsi que les pôles dans lesquels les modes opératoires de ces échanges – plus ou moins harmonieux, plus ou moins adéquats – s'élaborent. Les actions, en conséquence, ne sont pas adressées à un sujet appelant une intervention thérapeutique mais elles se font sur la situation, en adéquation aux circonstances : à l'imprévu, lorsque cela fait événement et dépend, par définition, d'éléments contingents. Il s'agit surtout de marquer l'événement, de

faire de l'instant un moment, de faire surgir l'extra-ordinaire des moments ordinaires de la vie quotidienne.

La décision de partir, de tout quitter pour aller dans un autre monde inconnu et souvent dangereux, pourrait être considérée comme un choix politique qui réaffirme le sujet, qui le constitue. Dans notre expérience clinique, ces personnes ayant décidé de partir paraissent néanmoins sidérées, comme si la force les abandonnait lorsque les violences qu'ils fuyaient sont finalement assez éloignées. En effet, la violence ne s'arrête pas, elle ne fait que devenir insidieuse, installant un traumatisme actuel permanent, une forme de redoublement du traumatique (Humphreys et cols 2019). La vision du Jardin d'Éole ne fait que rappeler cette violence toujours là, celle de l'absence de reconnaissance, « *that is not people* ». Elle constitue aussi l'élément contingent, à partir duquel la découverte de réalités nouvelles est possible ; une autre destinée, différente de celle de l'image *déshumanisante*, devient possible lorsque la création d'un milieu nouveau permet d'échapper à une relation immuable à l'environnement.

Nous nous référons ici, avec Fédida, au déshumain (2007) car cette clinique à laquelle nous sommes confrontés n'est pas celle d'un sujet qui souffre. Au-delà, il s'agit de quelqu'un qui, barré des processus symboliques, est exclu de sa propre subjectivité, de sa possibilité de *s'imaginer*, de se rêver. Dans ce contexte, faire milieu est une manière de résister et de penser en dehors du social lorsque l'inhumain de l'Homme ne permet pas que le social fasse lien (Perret 2021, p.123). On s'attache ainsi à la création, d'abord, d'un territoire comme lieu où le sujet peut émerger, en lien avec quelques objets contingents, espérant par la suite que la rencontre avec un autre soit possible. La reconnaissance de l'autre humain fait alors paysage, celui dans lequel on peut s'aventurer, faire des *illusions*, se rêver dans un futur qui n'est pas la pure répétition du traumatique.

La relation à l'Autre, au symbolique et au langage se voit profondément touchée par le statut particulier de l'image dans ces conditions extrêmes, statut constituant l'un des pivots de ce travail que l'on pourrait appeler de ré-humanisation, si l'on accepte que ce qui constitue la spécificité de l'humain est sa capacité de rêver, de construire un « monde » à partir de ce que Freud (1927) appelait une illusion. Il s'agit, dans ce travail, de créer des repères du quotidien, puis de saisir ces repères pour que des objets prennent forme afin d'accéder, finalement, à un paysage.

« ...Prolongement sous l'eau des mousses de la rive. Indécision des reflets ; algues ; des poissons passent. Éviter, en parlant d'eux, de les appeler des stupeurs opaques [...] – Paysage inexistant... ». Paludes, André Gide.

### Bibliographie

- Benhaïm, M. (2012). Vivre est plus difficile que survivre, ou le clinicien face aux impasses de l'insertion sociale. Ed. O. Douville, *Clinique psychanalytique de l'exclusion*. Paris : Dunod. 135-162.
- Cauquelin, A. (2000). *L'invention du paysage*. Paris : PUF.
- David-Ménard, M. (2011). *Éloge des hasards dans la vie sexuelle*. Paris : Hermann.
- Deleuze, G (1993). *Critique et clinique*. Paris : Minuit.
- Deleuze G., Guattari F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris : Minuit.
- Deleuze G., Guattari F. (1980). *Mille Plateaux*. Paris : Minuit.
- Deligny, F. (2007). *Œuvres*, Paris : L'Arachnéen.
- Deligny, F. (1979). Les détours de l'agir ou le moindre geste. *Œuvres*. Paris : L'Arachnéen, 2007. 1247-1345.
- Douville, O. (2001). Mélancolie d'exclusion. Quand la parole divorce du corps et retour. Ed. F. De Rivoyre, *Psychanalyse et malaise social. Désir du lien ?* Toulouse : Érès. 39-52.
- Fédida (2001). Humain / Déshumain. *Humain/Déshumain. Pierre Fédida, la parole de l'œuvre*. Paris : PUF, 2007.11-125.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard.
- Freud, S. (1927). *L'Avenir d'une illusion* (trad. A. Balseinte, D. Delarbre, J.G. Hartmann). Paris : PUF, 1994.
- Freud, S. (1913). Le début du traitement. La technique psychanalytique. Paris : PUF, 1977. 80-104.
- Freud, S. (1900). *L'interprétation du rêve* (trad. J.P. Lefebvre). Paris : Seuil, 2010
- Furtos, J. (2009). *De la précarité à l'auto-exclusion : Une conférence-débat de l'Association Emmaüs et de Normale Sup'*. Paris : Éditions Rue d'Ulm.
- Furtos, J. (2008). *Les cliniques de la précarité*. Issy-les-Moulineaux : Elsevier Masson.
- Gauché, E. (2015). Le paysage à l'épreuve de la complexité : les raisons de l'action paysagère. *Cybergeo: European Journal of Geography* [Online], Environment, Nature, Landscape, document 742, visité le 19 avril 2022. <http://journals.openedition.org/cybergeo/27245>
- Humphreys, D., Tsoni, E. et Pawlik, C. (2019). La relation à l'objet dans la clinique de la grande précarité : une approche transversale. *Connexions*, 112 (2). Toulouse : Érès. 199-210.
- Kentridge, W. (2017). *In Verteidigung der weniger guten Idee (Sigmund Freud Vorlesung)*. Wien : Turia + Kant.
- Lheureux-Davidse, C. (2018). Spécificité des rencontres en psychothérapie avec des personnes autistes. Ed. M.D. Amy, *Construction et partage du monde interne : Autismes et psychanalyses - III*. Toulouse : Érès. 221-250.
- Mazéas, D. (2018). Émotions esthétiques et créativité partagée dans la psychothérapie avec les personnes autistes. Ed. M.D. Amy, *Construction et partage du monde interne : Autismes et psychanalyses – III*. Toulouse : Érès. 293-314.
- Meltzer, D. (1975). *Explorations dans le monde de l'autisme*. Paris : Payot. 1980.

- Miguel, M. (2021). Mettre la vie en œuvre : autour de « La caméra outil pédagogique ». Eds. S. Alvarez de Toledo, A. Masson, M. Miguel, M. Vidal Naquet. *Camérer. A propos d'images*. Paris : L'arachnéen. 341-348.
- Perret, C. (2021). *Le tacite, l'humain. Anthropologie politique de Fernand Deligny*. Paris : Le Seuil.
- Perret, C. (2019). Les cartes d'errances de Fernand Deligny. *Le Genre humain*, 60. Paris : Le Seuil. 29-36.
- Sibertin-Blanc, G. (2010). Cartographie et territoires : La spatialité géographique comme analyseur des formes de subjectivité selon Gilles Deleuze. *L'Espace géographique*, 39. Paris : Belin. 225-238.
- Winnicott, D.W. (1971). *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard, 1999.
- Winnicott, D.W. (1969). Objets transitionnels et phénomènes transitionnels (1951). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot. 169-186.